

5)

Trop longtemps les efforts de conservation et de mise en valeur du patrimoine historique se sont concentrés sur les monuments et leurs abords, négligeant le tissu urbain de nos anciennes cités. Leur trame n'est pourtant pas faite que d'une juxtaposition de bâtiments témoins de l'habitat des hommes et de leurs activités économiques au cours des siècles, elle est constituée d'espaces et de cheminements chargés de signes qui en font un "tissu de chair, de nerfs, de pensée et d'affectivité".

Tant il est vrai que, selon Lewis Mumford, "c'est dans l'empreinte qu'elle a laissée sur des formes vivantes que se retrouve l'histoire du passé".

Le thème de ce colloque "le visage de la rue dans les cités historiques" apparaît donc comme un pas de plus à la rencontre de la vie des hommes, hors de ce ghetto architectural dans lequel vos activités ont été arbitrairement confinées.

Les mutations du rôle historique de la rue

Toutes les collectivités humaines ont, dès leur naissance, éprouvé la nécessité d'un espace central, "valorisé, sacralisé comme le lieu d'expression des rapports sociaux d'une société".

Cette signification de nos rues et de nos places historiques n'est de nos jours que rarement lisible, transformées qu'elles sont en artères, en giratoires et en parkings pour la circulation automobile.

Quelques villes ont conservé un ensemble cohérent d'époque médiévale. C'est particulièrement le cas à Fribourg où le centre d'activité s'est déplacé à l'ouest, laissant intact un noyau historique qui est un vivant témoignage de l'ancienne vie collective.

La ville médiévale est la concrétisation d'une image collective de la cité, mobilisant et animant toutes les forces créatrices individuelles, lesquelles trouvent leur expression dans les variations multiples sur un même thème.

La croissance de la ville, le renouvellement du tissu urbain s'effectue alors de manière organique. Les bourgeois sont autant de cellules d'un même corps. Des cellules vivantes, car artisans pour la plupart, ce sont autant d'éléments créateurs.

A Fribourg, par exemple, dès 1289, la possession d'une maison est une condition pour être admis dans la bourgeoisie. L'aspect "pittoresque" des rues médiévales, leur diversité, la personnalité de chacune de ces demeures au coude à coude sont bien l'expression de la participation de chaque individu à cette image collective de la Cité. Elle se retrouve dans le grand plan de 1606 que la ville de Fribourg fait exécuter par le graveur Martin Martini. Il s'agit là d'un véritable portrait, très soigné dans le détail, chaque maison étant représentée avec exactitude, où la ville, dans son unité, ceintée de ses remparts, est perçue comme une oeuvre d'art.

Le triomphe de l'autocratie aux XVIIe et XVIIIe s. va porter un coup fatal à cette conception de la cité. Les villes créées à cette époque sont le fait du prince qui impose sa vision du monde et de Richelieu à Potsdam, règle le mode de vie de ses sujets. Le sol n'est plus propriété de la collectivité, il est aux mains du prince. Les rues sont des enfilades de maisons ordonnées autour des symboles du pouvoir. Face au mouvement des idées, la volonté de puissance se durcit et conçoit des projets de villes où les rues sont dans l'axe

des canons de la citadelle.

Sous le coup de la Révolution française, cet ordre souverain va s'écrouler. Il laisse le champ libre au pouvoir économique. La révolution industrielle, après la révolution des idées, va accentuer cette mutation. Au nom de la liberté, l'esprit d'entreprise triomphe et la spéculation prolifère : le sol appartient désormais au capital, c'est une marchandise dont on trafique.

Les bases de notre société productiviste sont en place et, pour plus d'un siècle, au nom du progrès, la course au plus-avoir va mobiliser les énergies au détriment du plus-être. Le moteur de l'évolution est l'efficacité, le rendement et non la créativité. Les créateurs, tels les artistes, deviennent des éléments marginaux sans prise directe sur la société en transformation. Une ségrégation des fonctions entraîne la ségrégation tout court et donne naissance à la notion contraignante d'habitat, où la fonction d'habiter est réduite à celle de manger, dormir et procréer.

Cas exemplaire : l'automobile est promue de nos jours au rang de symbole de la société productiviste. Le développement privilégié de cette industrie dans l'après-guerre, son rôle de prestige au plan national, va entraîner la subordination des besoins des hommes à celui de son expansion prioritaire. La dimension sociale de l'homme se trouve ainsi rétrécie aux dimensions d'une carcasse métallique, symbole de notre égoïsme.

Un constat : que subsiste-t'il de l'image historique de la rue ?

*Werner
Hain*
Les ensembles historiques qui ont survécu aux vicissitudes du temps, aux destructions des guerres, à l'indifférence et à l'esprit de lucre des hommes, sont-ils de simples débris ou portent-ils en eux-mêmes un germe de vie, une promesse de renaissance ?

Ils ont, à coup sûr, subi des atteintes souvent irréparables : noyaux de villes en expansion, leur image s'est altérée dans le temps même où leur fonction se dégradait; centres historiques restés à l'écart de la vie moderne, ils se sont vidés de leur substance et sont pareils à ces coquillages abandonnés sur un rivage, où l'oreille croit encore percevoir une rumeur de la mer.

Dès le début du siècle, des voix se sont élevées, proclamant que "la Ville est plus belle que le Monument", lançant un cri d'alarme devant le massacre de nos anciennes cités. A Fribourg même, un conseiller d'Etat, Georges de Montenach, publie en 1908 un ouvrage dans lequel il dénonce déjà des erreurs dont les effets vont s'amplifier :

"Les coupables, ce sont ces municipalités ^{pour le grand} routinières et stupides qui, pendant des séries d'années, ont laissé tripler, quadrupler le nombre des habitants de certaines rues, sans jamais s'occuper de l'écart qui se produisait tous les jours entre le contenant et le contenu."

"Une des pires fautes qu'on ait pu commettre contre l'esthétique des villes est venue de la manière brutale qu'on a employée pour ouvrir, au travers des quartiers anciens, de nouvelles voies de communications. .. En rendant trop larges certaines voies aboutissant à des places de dimensions restreintes, on a complètement sacrifié ces dernières. Ce n'est pas impunément qu'on dirige un grand fleuve vers un petit étang."

Evidemment, depuis, on s'est rendu compte que la faute n'était pas tant contre "l'esthétique" des villes, mais contre leur vie même.

Si on examine un exemple concret, à Fribourg, celui du quartier de l'Auge, resté en apparence intact, on constate précisément une

série de modifications profondes :

- visuellement, les rangées d'arcades le long des rues ne sont occupées que par de rares commerces traditionnels et quelques boutiques d'implantation récentes : elles sont pour la plupart converties en logements, dépôts, garages même. Avec le dépérissement de l'artisanat dans la seconde moitié du XIXe s., la vie s'est retirée de ces rues et les logements en rez-de-chaussée ne donnent plus sur un espace mais sur les rangées de voitures bordant les trottoirs. L'ancien contact naturel entre riverains et passants est ainsi brisé. Les fontaines ont perdu leur caractère de lieu de rencontre, où l'on va puiser l'eau pour laver son linge. Les abbayes de corporations ont disparu en même temps que ceux qui les animaient et il ne reste plus pour se réunir que le bistrot et l'église.

- au niveau des statistiques, on découvre l'écart qui s'est creusé entre le contenant et le contenu. On possède des données exceptionnellement précises sur le quartier : sa population reste stable jusqu'à la fin de l'ancien régime (963 habitants en 1447, 928 en 1799), elle s'accroît rapidement au XIXe s. (1627 habitants en 1831, 2101 en 1860) et le mouvement s'accroît jusqu'à la dernière guerre où le sommet est atteint en 1940 avec 2849 habitants. En 150 ans, la population a triplé dans un volume de constructions resté le même. D'un quartier artisanal et commerçant où les habitants travaillent sur place avec l'animation des rues et la richesse des relations humaines que cela implique, on a passé au quartier-dortoir, quasi-désert la journée.

- 1) - le quartier de l'Auge est devenu un quartier presque exclusivement ouvrier (75 % de la population active en 1965 contre 44 % pour l'ensemble de la ville). Le corollaire de la surpopulation des logements est leur inconfort : selon l'enquête-participation réalisée en 1968, 56 % des logements sont encore dépourvus de salle d'eau et 30 % de W.C. à l'intérieur de l'appartement.

Ce constat, dans sa sécheresse, reste cependant éloigné de la réalité humaine. Ce que la vision superficielle des choses ne montre pas, ce que les statistiques ne montrent pas, c'est que le quartier de l'Auge, en dépit de changements profonds, est resté le cadre de vie harmonieux d'une population autochtone, ayant sa culture et vivant dans son quartier.

- 6) Paradoxalement ? Non pas, car le lien s'est maintenu entre le contenant et le contenu. Il n'y a pas eu de rupture, en ce sens qu'il n'y a probablement pas eu d'exode de l'ancienne population d'artisans mais une prolétarianisation progressive. "Il y a donc harmonie entre le "contenant" de quartiers anciens plus organiques que fonctionnels et les modes de langage, d'expression, de culture, tout pétris de concrètes familles populaires qui les habitent et s'y plaisent."

Actuellement, la redécouverte de la Vieille Ville s'accompagne de restaurations nombreuses. Faits en soi réjouissants mais qui risquent cette fois-ci de vider le quartier de l'Auge de sa substance de lui faire perdre son caractère. La population qui s'élevait encore à 2036 habitants en 1965 se trouve réduite à 1582 à fin 1972, ce qui peut encore être considéré comme un retour à la normale, mais peut fort bien dégénérer dans les années à venir en un processus rénovation - déportation.

des ord

Le rôle historique de la rue : impasse ou reconquête de l'espace ?

Les méthodes scientifiques de restauration des ensembles historiques ont tendance à les bloquer dans un immobilisme illusoire à promouvoir des quartiers-musées. En les figeant, on les stérilise,

on empêche la mort, mais on empêche la vie !

De même, le rôle historique de la rue ne peut être simplement recréé, reconstitué. Et surtout pas par des solutions superficielles épidermiques. On ne parviendrait qu'au résultat d'une animation factice pour architecture à la Potemkine.

Par contre, il est maintenant possible pour certaines rues anciennes, d'éliminer ce pour quoi elles ne sont pas faites : la circulation automobile.

Les expériences de rues piétonnes, dans la mesure où elles sont entreprises dans le cadre d'une étude urbanistique cohérente, ouvrent la voie à la redécouverte du coeur de la ville, d'un espace collectif retrouvé. Qui peut être au niveau du quartier un espace-rencontre aux dimensions des relations de voisinage, ou au niveau du centre-ville un espace-brassage, "le lieu de l'affrontement des différentes images de la société".

5)

4)

Au travers des efforts de "reconquête" du centre-ville, s'expriment trois tendances :

- la tendance culturaliste qui entend accentuer la vocation symbolique du centre et aboutit à la rue-musée.
- la tendance économique qui, dans une vue plus fonctionnaliste, débouche sur le modèle du centre commercial.
- la tendance ouverte qui soutient la vocation d'"échanges" du centre.

C'est la synthèse de ces trois tendances, symbole, économie, échange, qui fera le succès de l'opération. L'aménagement de la rue piétonne ne doit pas favoriser l'hypertrophie d'une seule fonction.

Seulement, et ce sera là ma conclusion, il n'y a pas de recette de solution-miracle. C'est avant tout un problème de société, de culture. Nous avons vu que le rôle de la rue est conditionné à chaque époque par la conception dominante des rapports sociaux.

Notre société productiviste impose à la rue sa vision unidimensionnelle, rationnelle et fonctionnelle, par la présence obsessionnelle de la publicité, par la circulation automobile envahissante.

Notre espoir réside dans la prise de conscience de notre responsabilité, de la possibilité de promouvoir au travers de nos aménagements matériels un nouveau type de société, une image nouvelle des rapports sociaux.

Il serait vain, anachronique et futile de vouloir promouvoir une image passéiste. *Walking back to past*

"La ville, c'est le prolongement de l'homme."

Walter Gropius

G. Bourgarel

Fribourg, juin 1973

Bibliographie

sur Fribourg :

1. "L'enquête-participation du quartier de l'Auge" revue Pro Fribourg No 9, janvier 1969.
2. Georges de MONTENACH, "Pour le visage aimé de la Patrie, Lausanne 19

sur les zones piétonnes :

3. Jean-Louis TAUPIN, "Domaine des Piétons", note technique CIVITAS NOSTRA, Stalden 14, CH-1700 Fribourg, mars 1973.
4. L. de SEGONZAC, A. OUDIN, C. OGIER, "Une rénovation de l'espace publ les rues piétonnes, équipement collectif ouvert ou réservé ?" in : revue "Architecture, mouvement, continuité" 100 rue du Cherche-Midi, Paris 6e, No 25, mars 1972.

sur le problème d'ensemble :

5. Roger KLAINE, "Note sur la dynamique et la symbolique des centres-villes", Institut Européen d'Ecologie, Cloître des Récollets, 57 METZ Mai 1973.
6. Robert CAILLOT, "Faire des habitants les artisans de leur quartier" Institut Economie & Humanisme, Lyon, paru dans Journal de Genève, Samedi littéraire No 17, juin 1969.
7. Raymond LEDRUT, "L'image de la ville", in revue "Espaces et sociétés" 15 rue Racine, Paris 6e, No 1 novembre 1971.
8. Heinz WETZEL, Stadt Bau Kunst, Stuttgart 1962.
9. Kevin LYNCH, The Image of the City, M.I.T. Press 1960.
10. Ivor de WOLFE, "The Italian Townscape", The Architectural Press, London 1963